

Tout le monde donne ses ordres au petit Pinocchio. Se pliant aux injonctions, il se perd, s'épuise et se réfugie dans le mensonge. Au bout du compte, il n'est jamais vraiment dans ce qu'il fait : il obéit au pouvoir, mais il néglige sa puissance. Comment tirer les ficelles de sa propre vie, sans être marionnette des autres (ou de soi-même) ? Pensons ces diverses questions avec Pinocchio et philosophie.

I. INTRODUCTION À LA PRATIQUE PHILOSOPHIQUE

Nous entamons aujourd'hui un nouveau cycle d'ateliers philosophiques consacrés à la philosophie, d'une part et à la littérature, d'autre part. Puisque ce cycle s'inscrit dans le cadre du travail de la commission « qualité de vie » d'Eneo, j'entends veiller à relier nos échanges à cette thématique importante. De fait, la philosophie telle que j'aimerais vous la partager aujourd'hui se veut *pratique*, transformatrice même : elle est bien sûr dotée de toutes sortes de théories, de doctrines, d'auteurs et d'arguments, mais tous sont censés résonner avec notre vie quotidienne et concrète. Les gestes philosophiques que nous aborderons ensemble ont donc vocation à nous impacter dans notre personne, dans nos réflexions personnelles et collectives ainsi que dans nos actions journalières et citoyennes. C'est donc un ambitieux programme qui est le nôtre, un programme qui ne délivre pas de recettes toutes faites du bonheur ou de la rationalité mais qui engage, idéalement, chaque individu pour que les concepts et les compétences philosophiques rencontrées modifient vraiment son être et ses comportements. Pour cela, dis-je, il faut qu'il y ait *rencontre*, entre vous et moi, entre vous autres, entre vous et vous-même : n'hésitez donc pas à m'interrompre pour intervenir (et ce même si des moments sont déjà prévus pour échanger). On n'a pas tous le même rythme, le même vécu, les mêmes idées : c'est précieux, tout cela peut nous enrichir alors essayons de nous en servir. La pratique philo, parfois, échoue à transformer, échoue à rencontrer l'autre et à l'interroger, à l'impacter vraiment : ça arrive, ce n'est pas toujours le moment de philosopher, on n'est pas toujours dans les meilleures dispositions, on peut avoir la tête ailleurs ou déjà trop pleine, parfois ça viendra simplement plus tard, quand la graine aura pris le temps de pousser. Alors merci d'être là, j'espère que nous allons vivre ensemble quelque chose de stimulant et que vous m'aidez à convaincre et à me convaincre encore et toujours que la philosophie n'est pas faite pour rester lettre morte, pas plus qu'elle n'est riviée aux amphithéâtres universitaires ou aux élites intellectuelles vaguement ronflantes.

Pour ouvrir cette première séance, je vous propose d'abord une brève **définition de cette pratique philosophique** dans laquelle nous allons nous embarquer. Cette définition provient d'un philosophe de l'éducation contemporain travaillant à Lille, Sébastien Charbonnier. Pour lui, « toute pratique effective est nécessairement *simple, quotidienne, locale et radicale* »², c'est à ces conditions que la philosophie, comme pratique, peut être l'occasion de véritables transformations :

- « **[Simple]**, parce qu'aucune idée ne saurait rendre possible une transformation si elle est alambiquée – même si les problèmes exposés ne sont pas forcément aisés »³.
- « **[Quotidienne]**, parce qu'aucune transformation n'est une conversion ou une prise de conscience – imaginaire du grand événement ponctuel –, qui sont autant d'illusions idéalistes et oublieuses de la matérialité de nos existences et de nos milieux – dont la lenteur métamorphique est gage de l'effectivité »⁴.

¹ Formule : atelier philo pratique en semaine, de 14h à 16h30. Ateliers sur le bonheur de 2h (+30min de pause et goûter compris), pour un public de pensionnés. Cet atelier a été créé par Noëlle Delbrassine, assistante et doctorante du département de philosophie de l'Université de Liège.

² S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance. Refuser de parvenir : une joie pure*, Paris, Vrin, coll. « Pratiques philosophiques », 2025, p. 15.

³ *Id.*

⁴ *Ibid.*, p. 16. Voir aussi : « Comment agir avec des personnes à qui il coûte plus affectivement de refuser un privilège que d'exercer leur puissance d'agir ? Voilà le vrai problème *matériel*, qui est en dehors de toute condamnation morale. À ce titre, la solution idéaliste de la "prise de conscience" témoigne d'une mécompréhension de ce que signifie *apprendre*. Refuser

- « **[Locale]**, parce que les enjeux sont proches, saisissables et convocables dans l'ordinaire des situations d'ici et d'à côté, au creux des relations avec les personnes concrètes – soi, les ami.es, les voisin.es, les collectifs d'ici, là où tous les enjeux politiques fondamentaux sont déjà présents, en deçà des grandes théorisations à spectre large »⁵.
- « **[Radical]**, parce qu'on n'a pas de temps à gâcher avec les fausses nuances : [la pratique philosophique] à nous plonger au cœur des distinctions conceptuelles qui valent transformations »⁶.

Lors de mes animations, je reprends à mon compte cette critériologie (idéale ?) de la pratique philosophique. Je vais donc essayer, dans les minutes qui suivent, de vous emmener avec moi pour vivre et pratiquer la philosophie ensemble, au contact du conte qui va nous occuper aujourd'hui, celui de *Pinocchio*.

II. L'INTERPRÉTATION DES CONTES : UNE AFFAIRE DE « PETITS MALENTENDUS » ?

En réalité, *Pinocchio* va nous servir de prétexte ou de « transposition didactique » pour poser une question qui nous concerne toutes et tous, à savoir : *est-ce moi qui tire les ficelles de ma vie ?*

Devant une question aussi massive et impressionnante, nous allons nous munir d'une distinction fondamentale en philosophie et largement illustrée dans l'histoire de *Pinocchio*, celle qui différencie le *pouvoir* de la *puissance*. Mais pour s'outiller ainsi, il faut d'abord **comprendre la véritable histoire de Pinocchio**. Et ce n'est pas gagné d'avance ! Les meilleurs contes sont souvent ceux qui disent autre chose que ce qu'on croit qu'ils disent... C'est toute la différence entre la fable et le conte !

La **fable** expose explicitement la leçon qu'elle entend donner (laissez-moi vous tester un peu en évoquant les célèbres Fables de La Fontaine !) ... De quelle fable proviennent les leçons suivantes :

- 1) « Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute » (Le Corbeau et le Renard).
- 2) « La raison du plus fort est toujours la meilleure » (Le Loup et l'Agneau).
- 3) « Rien ne sert de courir, il faut partir à point » (Le Lièvre et la Tortue).
- 4) « L'avarice perd tout en voulant tout gagner » (La poule aux œufs d'or).
- 5) « Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde : on a souvent besoin d'un plus petit que soi » (Le lion et le rat).
- 6) « De celui-ci contentez-vous de peur d'en rencontrer un pire » (Les Grenouilles qui demandent un roi).
- 7) « Ventre affamé n'a point d'oreilles » (Le Milan et le Rossignol).
- 8) « La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir. La vieillesse est impitoyable » (Le Vieux chat et la Jeune souris).

Mais le **conte**, lui, ne prend pas la peine d'exposer sa leçon : il laisse place au doute... comprendra qui pourra ! C'est le cas de *Pinocchio*. Mais avant de nous lancer dans cette enquête, suivons les pas de Lucile Novat, professeure de lettres française qui a lu avec la même vigilance (voire la même suspicion) le conte du *Petit Chaperon Rouge* popularisé par les Frères Grimm (1812). Comprendre ce premier malentendu nous servira de leçon pour nous atteler ensuite à *Pinocchio*. Voyons d'abord ensemble, quelle leçon pensez-vous qu'il faille tirer de l'histoire du *Petit Chaperon* (1812) ? De quelle « morale » implicite vous souvenez-vous ?

Échanges autour de la morale du Petit Chaperon Rouge :

de parvenir ne saurait découler d'un apprentissage purement intellectuel, c'est nécessairement une nouvelle manière d'habiter le monde : c'est une transformation matérielle des liens – donc du monde et des autres en même temps que de soi » – *Ibid.*, pp. 90-91.

⁵ *Id.*

⁶ *Id.*

En 2024, Lucile Novat a repris le texte original des Frères Grimm pour réinterroger cette leçon devenue tout à fait consensuelle. Les Frères Grimm n'ont pas l'habitude d'être tendres, pas plus que Perrault avec Barbe Bleue qui séquestre et tue ses femmes ou La Petite Sirène qui meurt dans la version originale. **Peut-on vraiment croire que le conte du *Petit Chaperon Rouge* nous met simplement en garde contre les dangers de l'inconnu ? Faut-il vraiment en déduire que la sûreté est du côté de la famille ?** Dans *De grandes dents : enquête sur un petit malentendu*, Novat reprend le texte original et arrive, sur la base d'étonnants indices laissés par les Frères Grimm, à une tout autre conclusion : le danger peut très bien se trouver à l'intérieur de la sphère familiale. L'ennemi est peut-être moins le loup que la grand-mère. Une grand-mère qui a tout de la bête sauvage... Car, en effet, écrit Novat :

« Qu'est-ce que c'est que cette grand-mère "folle" de sa petite-fille ? Pourquoi l'enfant donne-t-elle si prestement son adresse au loup ? Aurait-elle d'excellentes raisons de traîner des pieds en chemin ? Est-il bien vrai que la forêt est un danger et la maison un lieu sûr ? Et, surtout, qui se cache sous la couverture ? Un loup grimé en mère-grand, vraiment ? »⁷.

On ne va évidemment pas faire cet exercice pour tous les contes, mais vous voyez maintenant combien il convient d'être vigilant devant un conte. C'est la même vigilance que je vais vous demander d'avoir maintenant devant Pinocchio.

Resituons d'abord ce conte datant de XIXe siècle : *Les Aventures de Pinocchio*, c'est avant tout un roman italien dit « pour enfants », écrit par le journaliste et écrivain florentin, Carlo Collodi. Écrites en 1881, les *Aventures de Pinocchio* sont encore aujourd'hui très célèbres – notamment grâce au Disney de 1940. En 1883, lorsque le roman initial se transforme en feuilleton, Enrico Mazzanti est le premier à lui faire le portrait. À cette époque, le succès du livre est phénoménal. Derrière *la Divine comédie*, *Pinocchio* est le second livre le mieux vendu de tout le XXe siècle en Italie. Ces dernières années encore, de nombreuses réadaptations ont vu le jour : le *Pinocchio* de Matteo Garrone en 2019, celui de Robert Zimmeckis en 2022 et enfin celui de Guillermo Del Toro, toujours en 2022. Le personnage de Pinocchio est donc très ancien et a pu prendre de nombreux visages.

Pantin de bois forgé dans du robuste pin italien, Pinocchio est le fruit du travail de Geppetto, un vieux menuisier alors triste et seul. Un soir, ce dernier fait le souhait sans trop y croire que son pantin prenne vie. Une dame bleue – tantôt petite fille, tantôt fée – apparaît alors pour animer la marionnette. Désormais, Pinocchio parle, marche, chante et surtout, il veut devenir un vrai petit garçon ! Mais, ce n'est pas une tâche aisée de troquer son corps de bois contre un corps de chair et d'os. Pour devenir un vrai petit garçon, il faudra écouter sa conscience... qu'il n'a pas. Un Grillon Parlant (ou criquet dans le Disney) est chargé d'en faire office. Il sera, pour Pinocchio, la voix de la sagesse et de la raison, celle qu'il aura à intégrer peu à peu pour libérer le Grillon de sa tâche et mériter de devenir un vrai petit garçon. S'ensuivent alors de multiples péripéties durant lesquelles Pinocchio semble toujours faire les mauvais choix, tomber sur les mauvaises personnes. Sur le chemin de l'école, il se rétracte et troque le prétendu « droit chemin » contre « la voix rapide vers le succès » (*l'easy road to success*, dit le Disney) que lui promet Grand-Coquin : il va devenir acteur, riche et célèbre. Pour ce faire, il intègre une troupe de marionnettes, dont il devient vite la vedette : une marionnette sans fil, ça vaut le détour quand même ! Mais il se voit très vite exploité et maltraité par le vilain Stromboli... Comme quoi, même sans fils, on n'est pas à l'abri de la manipulation ! Et ce n'est que le début de ses *mésaventures*... Dans cette histoire, Pinocchio va se faire kidnapper, enfermer, vendre, exploiter, voler, arnaquer et même pendre ! À force d'être ainsi ballotté et traumatisé par la vie et les plus sombres crapules, il finit par s'en remettre aux conseils et aux directives de ses adultes de confiance que sont Gepetto, la Fée et le grillon parlant... Ceux qui étaient les trois grands ennemis du début de l'histoire – la famille, l'école et les livres – deviennent peu à peu les seules ressources fiables. C'est en les écoutant et en se conformant à leurs conseils que Pinocchio deviendra, à la fin de l'histoire, un vrai petit garçon. C'est d'ailleurs comme cela, *en obéissant*, qu'on mérite de devenir un vrai petit garçon, lui promet la Fée ! Elle le lui accorde à la fin de l'histoire, une fois que Pinocchio s'est assagi, a cessé d'être une tête de mule et « a bien travaillé ».

⁷ L. NOVAT, *De grandes dents*, Paris, La Découverte, 2024, quatrième de couverture.

Mais alors, sur cette base, quelle serait la leçon à tirer – conventionnellement – du conte de *Pinocchio* ?

La question est sans doute un peu différente, mais la réponse risque d'être la même : quelle leçon tirerait un véritable enfant de cette histoire (telle qu'elle est présentée dans la version *Disney*, par exemple) ?

Échanges autour de la morale « classique » de *Pinocchio* :

Et, si l'on entend que cette première leçon n'est qu'une façade, un malentendu (comme pour le *Petit Chaperon*), voyez-vous déjà ce que pourrait être la **véritable leçon de *Pinocchio*** ?

Échange autour de la « morale cachée » de *Pinocchio*.

Quelle serait la véritable leçon de *Pinocchio* si la précédente n'est qu'un malentendu ?

Le message de Collodi est un avertissement, une leçon ironique dévoilant au grand jour les affres du pouvoir et de l'autorité, ironisant la « bienveillance » des moralisateurs et démontrant les dangers de l'éducation lorsque celle-ci est reçue comme un pur conformisme plat, dénué de critique et... de puissance. En devenant un vrai petit garçon, *Pinocchio* a peut-être moins l'apparence du pantin, mais il l'est devenu à l'intérieur, plus pantin que jamais : il a appris à obéir. Il n'est pas sûr que, devenu enfant de chair, il soit pour autant maître de sa propre vie...

« *Pinocchio* n'a rien à gagner à devenir enfant [de chair et d'os]. Ce n'est que l'alibi d'une domination plus subtile »⁸, écrivent Schérer et Hocquenghem en 1976.

→ **La vraie marionnette est l'enfant qui a fini par se convaincre qu'il valait mieux obéir sans broncher ni réfléchir – ce n'est pas le pantin de bois du début du récit qui, lui, osait encore s'écouter, faire des erreurs, suivre ses désirs, penser par lui-même !**

Le secret de cette interprétation réside dans l'ironie de Collodi. Car, dans le monde qu'il a créé, toute désobéissance aux autorités que sont la famille, l'école et les livres débouche systématiquement sur un malheur. Désobéissance = catastrophe. Penser par soi-même = catastrophe. Remise en cause des normes et de l'autorité = catastrophe. Les menaces ne sont jamais en l'air, jamais théoriques. Ce sont même plus que des menaces : ce sont des *prédictions*. Dans ce monde, tout est fait pour dissuader *Pinocchio* de penser par lui-même, de sortir des sentiers battus, de dénoter, etc. Dès qu'il le fait, ça se passe mal. C'est une vraie machine à dissuader !

« – L'homme, si tu veux le savoir, qu'il naisse riche ou pauvre, est obligé de faire quelque chose en ce monde, de s'occuper, de travailler – dit la Fée. Malheur à ceux qui se laissent prendre par l'oisiveté ! L'oisiveté est une très mauvaise maladie, et il faut en guérir le plus vite possible, dès l'enfance ; sinon, quand on est grand, on n'en guérit plus »⁹.

Même les dictons adultes les plus « stupides » sont à prendre au pied de la lettre dans cette histoire !

« - Mon cher, répliqua la Marmotte (...), que veux-tu y faire ? C'est le destin. Il est écrit dans les décrets de la sagesse que tous les enfants paresseux qui, prenant en grippe les livres, l'école et les maîtres, passent leurs journées à ne rien faire, à jouer et à s'amuser, finissent tôt ou tard par se transformer en petits ânes »¹⁰.

⁸ G. Hocquenghem et R. Schérer, « Co-ire. Album systématique de l'enfance » in *Recherches*, mai 1976, p. 108 et p. 109.

⁹ C. COLLODI, *Pinocchio*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1985, pp.132-133.

¹⁰ C. COLLODI, *Pinocchio*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1985, p. 184.

Et, si vous vous souvenez bien de l'histoire, c'est *littéral* ! Choisir l'oisiveté, c'est se transformer en âne. Mentir, c'est avoir le nez qui s'allonge... Si le monde était vraiment comme ça : combien d'entre nous seraient mi-âne mi-humain ou tout à fait mulet. Et qui aurait encore un petit bout de nez de quelques centimètres à peine ?

Vidéo : transformation en âne, https://www.youtube.com/watch?v=NtmRfZ4ty_o (consulté le 26/11/25).

Pas étonnant qu'on en vienne à crier après « maman » et à tout miser sur les « maîtres-sachants » que sont les adultes : l'histoire fait tout pour nous donner l'impression que Pinocchio est perdu s'il décide seul de sa vie. Ainsi, si Pinocchio « s'assagit », c'est uniquement parce qu'il perd toute confiance en lui et pas parce qu'il « progresse ». La victoire n'est pas de son côté. C'est en faisant tout pour devenir un petit humain de chair et d'or que Pinocchio « perd les ficelles de sa vie ». Il s'en remet totalement aux figures classiques de l'autorité (la famille, les maîtres, les livres). La marionnette est humaine, elle n'est pas en bois...

« Vraiment, se dit le pantin (...) nous sommes bien malheureux, nous autres enfants. Tout le monde nous gronde, nous admoneste, nous donne des conseils. Si on les laissait faire, ils se prendraient tous pour nos pères ou nos maîtres : même les Grillons Parlants. Et voilà : parce que je n'ai pas voulu écouter ce raseur de Grillon, qui sait combien de malheurs, selon lui, devraient m'arriver ! »¹¹.

Je vous le disais, dans la vraie vie, on sait que de telles « menaces » ne sont bien souvent que des dictons, des expressions inventées pour s'assurer de la docilité des enfants (ou même des adultes que l'on voudrait « avoir sous sa coupe ») – c'est bien cette leçon là que l'on retient du conte en apparence : à désobéir, il n'arrive que des malheurs... Dans la réalité, pourtant, on ne devient pas âne, on ne finit pas forcément en prison, et on ne croise pas des assassins à tous les coins de rue non plus. Rien n'est aussi noir et blanc que dans le conte. Parmi les adultes réels, de chair et d'os, il y a des fainéants qui roulent sur l'or, des grands bosseurs qui n'en sont jamais récompensés ; il y a des truands heureux et puissants, des bons samaritains qui vivent dans la misère ; il y a aussi, très simplement, de gentils adultes à qui il arrive de mentir ; et des menteurs invétérés qui ne se font jamais prendre. Dans la réalité, il y a aussi de braves enfants qui peuvent avoir de très bonnes raisons de fuguer ou de désobéir. Il y a des professeurs ou des parents qui donnent de très mauvais conseils et qui ne montrent pas l'exemple. Il y a des livres qui transmettent des leçons vraiment douteuses. Non, la famille, l'école et les livres ne sont définitivement pas aussi irréprochables que ce que le conte voudrait nous faire croire de prime abord...

Rem. : Guillermo Del Toro accentuera cet aspect dans sa propre version de Pinocchio, en remplaçant le pantin de bois dans le contexte italien de la montée du fascisme avec Mussolini. Il montrera, sans contradiction avec le conte initial de Collodi, l'endoctrinement potentiel de la jeunesse. Et notre pantin de bois sera, cette fois assez visiblement, le symbole d'une humanité *supérieure* à celle de tous ces jeunes combattants qui rejoignent les troupes de Mussolini avec l'envie d'en découdre sans user de jugement. Ce sont eux les pions, les pantins ! À nouveau, Pinocchio sera le miroir dans lequel on découvre nos propres comportements de pantins manipulables et sans jugement.

Ce qu'il faudrait finalement voir, sous le vernis extra-moralisateur du conte, c'est qu'il y a de saines colères et de justes indignations à tout âge ; que l'humanité d'un individu ne réside pas forcément dans sa capacité à obéir à tout bout de champ et sans nuance... **L'essentiel est d'être au maximum à la manœuvre de sa propre vie, en paix avec ses propres choix et en conscience de leurs implications. Qu'on soit petit ou grand, il faut sans cesse se demander *qui* tire les ficelles. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas l'air d'une marionnette qu'on n'en est pas une...**

¹¹ C. COLLODI, *Pinocchio*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1985, p. 65.

Alors, bien sûr, on n'est pas forcément maître de tout, ni de tout révolutionner. Mais il faut tout de même être vigilant : être humain comme vous et moi, être « sans aucun lien », comme dit Pinocchio, ça n'est pas forcément être « un affranchi » !

Voyez vous-mêmes notre cher Pinocchio, si fier d'être « sans lien », sur les planches du théâtre de marionnettes de Stromboli... Mais est-il vraiment un « affranchi » ?

Vidéo : « Sans aucun lien (...) je suis un affranchi »¹².

Je vous retourne ainsi la question :

Nuage de mots au tableau : Finalement, que peut bien vouloir dire « être un affranchi », « être sans aucun lien » ?

La « fin heureuse » de l'histoire que nous raconte Collodi – celle où le pantin de bois devient un petit garçon de chair et d'os – cache donc en vérité un bien triste message qui, ici, concerne un enfant, mais que l'on pourrait fort bien étendre à tous les âges de la vie ! **L'histoire de Pinocchio est celle d'un abandon total à la morale et aux ordres d'autrui dans un monde qui ne semble pas laisser d'autre choix que celui-là.**

Pour le dire dans d'autres termes (affreux) que j'ai pu trouver durant mes recherches, l'histoire de Pinocchio est celle d'un **enfant-téflon qui devient une éponge (mais croyez-moi, ça ne concerne pas que les enfants !)**... Ces expressions proviennent de Daniel Kemp (2012), un spécialiste de la pédagogie moderne.

- Pour lui, **l'enfant-téflon** est cet enfant sur qui « rien ne colle », que rien n'affecte, ni les punitions, ni la culpabilité, ni la politesse, ni les compliments, ni les récompenses. Au début de l'histoire, Pinocchio est de ceux-là : il n'en fait qu'à sa tête, se fout des promesses, des récompenses, des menaces. Les enfants téflon sont comme nos poêles : incassables, sans adhérence, tout leur glisse dessus.
- Mais plus l'histoire avance, plus Pinocchio **se transforme en éponge** : d'incassable, il semble que tout dans la vie veuille le briser ; progressivement, il intègre et absorbe, si besoin « à la dure », les leçons et les sermons. L'enfant-éponge est celui qui absorbe les règles, se maîtrise et se montre souple et réceptif face aux obligations, aux menaces, aux chantages, aux promesses de récompense. Assurément, Pinocchio semble troquer le téflon contre l'éponge au fil de l'histoire : il change en luttant contre lui-même pour mieux correspondre à ce qu'on attend de lui.

Pour quitter progressivement l'univers de Pinocchio et voir comment il peut résonner avec nos vies et notre monde *à nous*, je vais enfin pouvoir vous présenter la fameuse distinction entre pouvoir et puissance. Vous allez voir que toute l'histoire de Pinocchio peut être relue à l'aune de ces termes, mais je voudrais surtout qu'on s'applique – ensemble – à voir comment ces notions peuvent permettre de reprendre à notre compte la question que nous adresse Collodi, à savoir : est-ce moi qui tire les ficelles de ma vie ?

¹²<https://www.youtube.com/watch?v=SdfD9dBWeBQ&pp=ygUZc2FucyBhdWN1biBsaWVuIHBPbm9jY2hpb9lHCQkVCgGHKiGM7w%3D%3D> (consulté le 26/11/25).

III. POUVOIR ET PUISSANCE – PINOCCHIO, GILLES DELEUZE ET SÉBASTIEN CHARBONNIER... ET VOUS !

Je trouve que le philosophe français Gilles Deleuze a magnifiquement bien parlé de la distinction entre *pouvoir* et de *puissance*. Je voudrais donc que nous l'écoutions ensemble, sans pression, dans un extrait audio de l'Abécédaire de Gilles Deleuze. À la lettre « J » comme « joie », il fait l'éloge de la puissance et dénonce la tristesse et la méchanceté du pouvoir. La définition de chacun de ces termes (à l'origine spinozistes) se dessine dans son propos. Laissez-vous bercer par ces idées en l'écoutant, ne vous tracassez pas si tout n'est pas clair à la première écoute, nous y reviendrons plus tard.

Écoute de l'extrait de la lettre J de l'Abécédaire de Gilles Deleuze :

« La joie, c'est tout ce qui consiste à remplir une puissance. Vous éprouvez de la joie lorsque vous remplissez, lorsque vous effectuez une de vos puissances. "J'ai rempli une puissance", mais c'est le mot "puissance" qui est équivoque. Au contraire, la tristesse, c'est quoi ? C'est lorsque je suis séparé d'une puissance dont, à tort ou à raison, je me croyais capable. Il faudrait dire : toute tristesse est l'effet d'un pouvoir sur moi (c'est ce que dit Spinoza). Évidemment, ça pose des problèmes, il faut des précisions... Il n'y a pas de puissances mauvaises, ce qui est mauvais, il faudrait dire, c'est le plus bas degré de la puissance. Et le plus bas degré de la puissance, c'est le pouvoir : la méchanceté c'est empêcher quelqu'un de faire ce qu'il peut. La méchanceté c'est empêcher quelqu'un d'effectuer sa puissance. Si bien qu'il n'y a pas de puissances mauvaises, il y a des pouvoirs méchants. Et peut-être que tout pouvoir est méchant par nature. Pas forcément, c'est peut-être trop facile de dire ça. La confusion des pouvoirs et de la puissance est ruineuse parce que le pouvoir sépare toujours les gens, qui sont soumis, de ce qu'ils peuvent »¹³.

À première vue, en toute liberté, que retenir-vous de la **distinction entre pouvoir et puissance** ? Je prends quelques notes de vos intuitions mais nous compléterons ou corrigerons cela ensemble tout prochainement :

Pouvoir et puissance : qu'avez-vous retenu du texte de Deleuze ?

POUVOIR

VS

PUISSANCE

Accolée au conte de Pinocchio, **cette distinction s'éclaire** : on comprend que Pinocchio subit constamment des rapports de pouvoir. Il cède au pouvoir car, quand il essaie d'exercer sa propre puissance : ça ne marche jamais. Et on ne l'aide pas du tout à ce que ça marche. Si on lui laisse le droit à l'erreur, c'est pour qu'il apprenne à la dure qu'il avait tort de A à Z. Le monde de Pinocchio est fait pour que seul le pouvoir règne, pour qu'on y cède, au détriment de la puissance de chacun. Les *Il faut* se multiplient et son finalement les seules raisons d'action de Pinocchio : il obéit parce qu'il faut, parce que la morale veut que, parce que les maîtres, les parents et les livres ont toujours raison et que les risques sont trop gros dès que l'on sort de l'obéissance... Toute l'histoire vous rend docile, vous fait abdiquer devant la pseudo-nécessité des « plus forts et plus moraux » que sont les « grands ».... Et paradoxalement, on vous dit que c'est ça devenir humain ! Il est grand temps de s'offusquer. On sent bien, d'ailleurs, que ce n'est pas un apprentissage joyeux pour Pinocchio. Alors que la puissance, *elle*, est censée être joyeuse – nous dit Deleuze.

Je vous propose maintenant, pour alimenter nos réflexions, de passer en revue différents arguments censés nous aider à passer du pouvoir à la puissance. Ces arguments, je les tiens du livre de **Sébastien Charbonnier**,

¹³ L'Abécédaire de Gilles Deleuze, lettre J comme Joie. Suite : « Je dirais, tout pouvoir est triste. Oui, même si ceux qui ont le pouvoir se réjouissent beaucoup de l'avoir, c'est une joie triste, hein... il y a des joies tristes. En revanche, la joie, c'est l'effectuation d'une puissance. Encore une fois, je ne connais pas de puissances qui soient méchantes ».

Pouvoir et puissance. Refuser de parvenir : une joie pure, paru fin 2025. Il s'agit d'un livre extrêmement complexe : c'est pour ça que j'ai voulu commencer par vous parler de Pinocchio. J'espère avoir trouvé chez Collodi le conte pour illustrer les tensions philosophiques au cœur du texte de Charbonnier. Maintenant, il faut sauter dans le vif du sujet ! J'illustrerai chacun des points en mobilisant l'histoire de Pinocchio, mais je compte sur vous pour relier tout cela à vos propres parcours de vie, aux expériences que vous avez vécues ou à celles que cela vous évoque 😊 :

Pouvoir	Puissance
Soutenir la méritocratie, y croire	Refuser la méritocratie
Suivre des « logiques » conditionnelles et/ou arbitraires	Opter pour l'inconditionnel, sans arbitraire
S'épuiser dans le <i>care</i> négatif (et extorqué), la désattention à soi	Privilégier l'attention à soi (sans laquelle il n'y a pas d'attention aux autres, de <i>care</i> spontané)
Faire et (se) faire faire (logique de l'obéissance et du conformisme)	Troquer le faire contre l'agir (refuser la logique de l'obéissance)
L'obsession impatiente des finalités	Apprécier la lenteur du cheminement
(Se) priver du droit à l'erreur (<i>care</i> intrusif)	(S')assurer un droit à l'erreur « en toute sécurité »

On pourrait, en conclusion, revenir à notre question initiale : « Est-ce bien moi qui tire les ficelles de ma vie ? »

- **Si vous augmentez et sentez votre puissance**, il y a de fortes chances que vous soyez vous-même celui ou celle qui tire les ficelles de votre vie (en soutenant la puissance d'autrui, vous lui évitez d'agir sous l'impulsion du pouvoir).

VS

- **Si vous répondez plutôt à des rapports de pouvoir en négligeant votre propre puissance**, il est fort possible que vous ne tiriez pas les ficelles de votre vie ! (En exerçant du pouvoir sur autrui, vous diminuez d'autant sa puissance).

IV. CONCLUSION :

En conclusion, je vous propose de voir pourquoi le « refus de parvenir » peut être considéré comme un véritable geste de philosophie pratique : pour cela, reprenons les quatre critères évoqués en introduction. Le refus de parvenir relèvera de la philosophie pratique s'il est à la fois *simple*, *quotidien*, *local* et *radical* :

« La simplicité du refus de parvenir provient de l'oubli actif du goût de l'effort – cette impuissance apprise par introjection ; sa quotidienneté nous assure que nous n'agissons qu'avec nos forces présentes – au lieu d'attendre religieusement des forces à venir, procrastinant nos luttes ; sa localité rappelle que nous n'avons de force que parce que nous sommes traversés par les forces d'un milieu écouté, observé, compris, maintenu, etc. – toute stratégie globale supposant, par contraste, un mépris du concret qui voue à la carence énergétique ; sa radicalité garantir notre face à face avec le réel, construit en-deçà de toute distinction foireuse – les faux problèmes naissent des involutions dociles –, fuyant les cela-va-de-soi imposés par des ordres »¹⁴.

En quatrième de couverture, Charbonnier résume simplement l'ambition de son éloge de la puissance :

« Il s'agit d'échapper à la logique des rapports de pouvoirs qui nous rivent à l'impuissance d'une vie sans relations avec soi, les autres et le monde – en rendant enviable d'*avoir* du pouvoir. Refusant ce piège, nous pourrions déployer nos communes puissances d'agir : c'est une question entièrement pratique ! ».

¹⁴ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 15.

Il faut donc bien reconnaître que « **rien n'est plus simple que [de refuser de parvenir] puisqu'il s'agit, bien souvent, de ne rien faire. Mais rien n'est plus difficile pourtant** »¹⁵, concède Charbonnier.

C'est pourtant là que germent la **joie**, autant que la liberté. Je laisse le mot de la fin à Gilles Deleuze, grande influence de Charbonnier. C'est le même extrait que celui que nous avons écouté tout à l'heure, j'espère maintenant qu'il vous apparaît maintenant dans toute sa clarté et sa concrétude :

« La joie, c'est tout ce qui consiste à remplir une puissance. Vous éprouvez de la joie lorsque vous remplissez, lorsque vous effectuez une de vos puissances. "J'ai rempli une puissance", mais c'est le mot "puissance" qui est équivoque. Au contraire, la tristesse, c'est quoi ? C'est lorsque je suis séparé d'une puissance dont, à tort ou à raison, je me croyais capable. Il faudrait dire : toute tristesse est l'effet d'un pouvoir sur moi (c'est ce que dit Spinoza). Évidemment, ça pose des problèmes, il faut des précisions... Il n'y a pas de puissances mauvaises, ce qui est mauvais, il faudrait dire, c'est le plus bas degré de la puissance. Et le plus bas degré de la puissance, c'est le pouvoir : la méchanceté c'est empêcher quelqu'un de faire ce qu'il peut. La méchanceté c'est empêcher quelqu'un d'effectuer sa puissance. Si bien qu'il n'y a pas de puissances mauvaises, il y a des pouvoirs méchants. Et peut-être que tout pouvoir est méchant par nature. Pas forcément, c'est peut-être trop facile de dire ça. La confusion des pouvoirs et de la puissance est ruineuse car le pouvoir sépare toujours les gens, qui sont soumis, de ce qu'ils peuvent »¹⁶.

Merci pour le privilège de votre attention.

Noëlle Delbrassine

Assistante et doctorante

Département de Philosophie de l'Université de Liège.

Sources et références :

L'Abécédaire de Gilles Deleuze, lettre J comme Joie.

S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance. Refuser de parvenir : une joie pure*, Paris, Vrin, coll. « Pratiques philosophiques », 2025.

C. COLLODI, *Pinocchio*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1985.

L. NOVAT, *De grandes dents*, Paris, La Découverte, 2024

¹⁵ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, *op.cit.*, p. 211.

¹⁶ *L'Abécédaire* de Gilles Deleuze, lettre J comme Joie. Suite : « Je dirais, tout pouvoir est triste. Oui, même si ceux qui ont le pouvoir se réjouissent beaucoup de l'avoir, c'est une joie triste, hein... il y a des joies tristes. En revanche, la joie, c'est l'effectuation d'une puissance. Encore une fois, je ne connais pas de puissances qui soient méchantes ».

COMPILATION D'EXTRAITS DE *POUVOIR ET PUISSANCE. REFUSER DE PARVENIR : UN JOIE PURE*

- « L'essence de l'humain – à savoir le désir comme puissance de *production* de valeur – est retournée en aspiration à **avoir de la valeur** : avoir de l'argent, paraître bel.le selon les normes esthétiques, obtenir la reconnaissance de ses maîtres, etc. D'où le faux problème qui hante les parvenu.es : “qu'est-ce que je vaux ?” »¹⁷ et qui conduit à la « fabrication en masse du complexe de l'imposteur »¹⁸.
- « Se débarrasser des injonctions à justifier ce qu'on fait n'est rien moins que refuser le faux problème, terriblement minant de **sa légitimité à exister** : “explique ce que tu as fait avec ces subventions”, “démontre par ton pedigree social que tu mérites telles allocations”, “justifie que tu cherches vraiment un emploi”, “prouve ta légitimité à avoir eu ces nouvelles responsabilités” »¹⁹.
- « La **conditionnalité** : “il se pourrait que je t'aime *si tu fais ceci et cela qui prouverait ta valeur*” »²⁰.
- « Les rapports de pouvoirs naissent des conditions imposées, *leurs* conditions [celles des dominants ayant le pouvoir]. “Tu auras droit à cela, si...” »²¹.
- Ce « **conditionnel fait croire que la valeur est substantielle : tu VAUX si tu ES comme ceci ou cela**. Cette dépendance confère aux injonctions d'autrui leur pouvoir performatif : un être humain se met en activité aux conditions imposées par un autre, pour obtenir sa légitimité d'exister en tant que “moi”. Un parent peut alors “obtenir tout ce qu'[ille] veut” de son enfant ainsi conditionné.e »²².
- « Quand on se plaint que les enfants **négoient beaucoup**, il faut surtout s'inquiéter du fait qu'elles et ils sont en train d'imiter des rapports de pouvoirs qui leur ont été imposés. La négociation est le liquide amniotique des ordres de pouvoirs : rendre acceptable l'exigence en con-cédant »²³.
- « En éducation, **l'amour inconditionnel** fait souvent peur aux empotenté.es, car ils et elles croient que cela signifiera : se soumettre. Cette confusion est infiniment triste, car elle trahit le fait que la plupart des relations entre parents et enfants sont déjà des rapports de pouvoir »²⁴ (cf. lexique du laxisme, de l'enfant roi, de l'enfant tyran, etc.²⁵).
- « **L'inconditionnalité** : “Je t'aime donc il vaut que notre relation existe” »²⁶.
- Alfie Kohn parle de « “l'introjection des motivations extrinsèques” : on apprend petit à petit à obéir en se donnant des motifs d'action qui n'ont rien à voir avec les propriétés objectives de l'action. Déliant complètement les moyens des fins qu'ils produisent objectivement, on crée un circuit d'action arbitraire : “j'évite de me tâcher en jouant au parc pour être aimé.e de mes parents”, “j'apprends les mathématiques pour faire un métier lucratif”, “je laisse pousser mes cheveux pour maximiser mes chances d'un rapport sexuel”, etc.
- « Devoir observer l'autre, apprendre qui c'est, y prêter attention, non par amour débordant et désir de soin, mais par nécessité de survie, c'est être acculé.e à une surveillance de soi, une vigilance de tous les instants à *cause des intentions d'autrui* – dont l'expérience nous apprendre qu'elles peuvent être hostiles, sans raison et en toute impunité (...). En effet, combien de fois un.e enfant est rivé.e à devoir décoder les intentions de l'adulte, trop souvent

¹⁷ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 143 : aphorisme 371.

¹⁸ Entretien « La fabrique de l'enfance (Anthropologie de la comédie adulte) », Un *lundisoir* avec Sébastien Charbonnier. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=yANv3x9xSvI> (1:15:51).

¹⁹ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 75 : aphorisme 170.

²⁰ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 58 : aphorisme 116.

²¹ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 58 : aphorisme 116.

²² S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., pp. 166-167 : aphorisme 441. Voir aussi A. KOHN, *Unconditionnal Parenting*, New York, Aria Books, 2005, chap. 2, p. 40.

²³ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 47 : aphorisme 79. En guise d'exemple, nous renvoyons au texte de V. DELECROIX, *Leur enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 197 : « Voilà mon fils transformé en sujet de droit (...) l'irruption de la forme juridique dans son langage ».

²⁴ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 58 : aphorisme 115.

²⁵ Marion Cuerq écrit : « Mais qui est cet enfant roi dont on parle partout en France ? Pour Jean-Pierre Rosenczweig, ancien président du tribunal pour enfants de Bobigny, ce concept est un mythe inventé de toutes pièces par des adultes inquiets de perdre leur pouvoir ». M. CUERQ, *Une enfance en nOrd. Pour une éducation sans violence et à hauteur d'enfant*, Paris, Marabout, Hachette Livre, 2023, p. 86.

²⁶ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 58 : aphorisme 116.

arbitraires donc imprévisibles. Cette attention forcée, ce *dirty care*, est l'apprentissage d'une forme de contre-pouvoir : l'enfant essaiera de plaire, de convenir, ou bien basculera dans la haine afin d'échapper comme il peut à des comportements qui lui nuisent »²⁷.

- « C'est le pire de la pédagogie autoritaire et dogmatique, et cela « bride les destinataires (peur de se tromper, autocensure, etc.) au lieu de rendre possibles l'errance et le tâtonnement. De telles régressions pédagogiques embrassent les logiques punitives, à rebours d'un siècle de pédagogies critiques »²⁸.
- « Le *gouvernement intérieur* n'est qu'une imitation, en soi, de ce qu'on a introjecté pendant l'éducation : nous nous parlons à nous-mêmes comme on nous a parlé. Comment éviter les "il faut" adressés aux autres si on ne sait parler que ce langage à soi-même ? comment construire, enfin, sa voix, après avoir été parlé.e par les "il faut" des maîtres ? »²⁹. + « Croire qu'on est libre quand on n'a plus à "rendre compte de ses faits et gestes qu'à soi-même", c'est sous-estimer fort les mécanismes de socialisation, la culpabilité, la honte, le contrôle de soi, la morale de l'effort, les pulsions narcissiques, etc. »³⁰.
- « Les adultes s'irresponsabilisent : "c'est comme ça", "c'est la société qui veut ça", "bienvenue dans la vraie vie", etc. Ils n'assument que rarement les rapports de contrainte qu'ils imposent. Devenu.es incapables de répondre d'un lien avec le réel, ils n'ont pourtant que le mot "responsabilité" à la bouche... Mais de quoi s'agit-il de répondre exactement ? »³¹.
- « L'un des plus beaux textes de Dewey sur le désir d'apprendre est une critique absolue de l'effort. Il appelle "effort" le fait de solliciter une force extrinsèque – *ex-force* – à la situation : grâce à des procédés qui sont "absolument immoraux", dit-il : la peur de la punition, l'espoir d'une récompense, etc. L'effort devient ainsi l'attitude cardinale d'une forme de vie épuisante : il s'agit de convoquer en nous des forces *extérieures et factices* afin de parvenir à un but étranger à notre désir. Ce processus de prise de contrôle de l'imaginaire est ce qu'Alfie Kohn appellera "l'introjection des motivations extrinsèques" : on apprend petit à petit à obéir en se donnant des motifs d'action qui n'ont rien à voir avec les propriétés objectives de l'action. Déliant complètement les moyens des fins qu'ils produisent objectivement, on crée un circuit d'action arbitraire : "j'évite de me tâcher en jouant au parc pour être aimé.e de mes parents", "j'apprends les mathématiques pour faire un métier lucratif", "je laisse pousser mes cheveux pour maximiser mes chances d'un rapport sexuel", etc. Les rapports de pouvoirs *en tant qu'ils sont fixés* forment alors une structure imaginaire consensuelle qui fait la stabilité de ces rapports en assurant que les moyens exigés se *rapportent* bien aux fins enviées, malgré l'arbitraire totale de cette *corrélation sans causalité* »³².
- « N'être *en douce* aux ordres de personne – pas même de soi-même »³³.
- « Chaque fois que je m'oblige, ai-je vraiment pris le temps de répondre à la question : quelles seraient les conséquences *sinon* ? »³⁴.
- « "Agis sans faire ; travaille sans effort" Lao Tseu, *Le Livre de l'immanence de la voie*, §63. Lao Tseu a condensé, dans cette devise diamantine, la perspective de la puissance. Cet ouvrage peut être vu comme une tentative de déployer les conséquences pratiques qui y sont impliquées »³⁵.
- « Lao Tseu définit la dégradation ontologique de l'*agir en faire* par l'expression : "s'évertuer". Son éloge du "non-faire" signifie ceci : refusons de nous évertuer. Dewey définit l'effort comme la pire chose qu'on puisse apprendre à un enfant : s'efforcer, explique-t-il, c'est avoir envie de faire ce qu'on ne désire par faire – bref c'est apprendre la docilité et perdre sa sensibilité »³⁶.
- C'est cela le drame : penser d'après des fins. Parvenir concerne toujours le terme, l'arrivée, l'acquis, l'achevé, bref le fini ».

²⁷ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 169. Sur le *dirty care* d'Elsa Dorlin dans le dernier chapitre de *Se Défendre. Une philosophie de la violence*.

²⁸ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 53.

²⁹ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 201 : aphorisme 541.

³⁰ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 200 : aphorisme 538.

³¹ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 159 : aphorisme 418.

³² S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., pp. 88-89 : aphorisme 218.

³³ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 202.

³⁴ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p.165 : aphorisme 437.

³⁵ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 35 : aphorisme 34.

³⁶ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 158 : aphorisme 413.

- « Indice sensible (et fiable) de la parvenue : l'impatience. Si j'ai envie que "ça soit terminé", je peux me questionner : *pourquoi n'ai-je pas le désir de refuser ?* Comment puis-je en finir avec cette fin que je me contrains à poursuivre malgré mon absence de désir ? »³⁷.
- « On n'est pas toujours très lucide sur les fins que l'on se donne. Il arrive souvent qu'une fin perçue ne soit, en réalité, qu'un moyen en vue d'une autre fin qu'on n'interroge pas vraiment. Ainsi, l'appétit pour "plus de pouvoir", cette adoration des fins, peuvent commencer dès l'enfance : je veux des bonnes notes en vue de passer dans la classe supérieure, passage espéré en vue d'aller jusqu'à l'obtention de mon diplôme, diplôme obtenu en vue de faire un bon métier, métier accompli en vue d'avoir un salaire confortable, salaire accumulé en vue d'avoir du pouvoir d'achat. Toute la durée de l'existence est ratatinée au statut de moyens abstraits et non désirés pour eux-mêmes. Ne reste que le fantasme d'un accès direct aux fins. (Gagner au Loto) »³⁸.
- « Ce **temps long**, c'est celui nécessaire pour poser autrement et construire différemment les vrais problèmes. La pratique change nos pratiques, par définition de ce que signifie apprendre en un sens matérialiste : nous devenons autres dès que nous **sommes dans l'agir et non le faire** »³⁹.
- Être fidèle à l'évènement, s'acquitter des programmes rigides et éreintants : « Le risque de tout "programme" : vouloir être fidèle au futur qu'on s'est antérieurement donné, plutôt qu'à l'évènement »⁴⁰.
- « Mettons complètement à nu l'épistémocratie par ce rapprochement : empêcher d'apprendre = faire dépendre. Comme l'a bien analysé Renaud Hétier, le cœur du pouvoir éducatif tient dans ce rapport de pouvoirs en apparence paradoxal : *faire dépendre*. Derrière cette posture oblatrice de la vocation se cache une sorte de *care* intrusif : une manière non pas de prendre soin, mais d'empêcher le déploiement de la puissance de l'autre par *prévenance*. La domination y est une pré-domination : "laisse-moi faire, j'étais là avant et je sais déjà faire". En fait, l'empotenté.e se *fait faire* et se donne comme exemple à imiter pour l'autre. Dans la novlangue des rapports de pouvoirs, ça s'appelle "avoir des responsabilités", dans le langage de la puissance c'est le signe manifeste du paternalisme : *infantiliser* »⁴¹.

³⁷ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 30 : aphorisme 25.

³⁸ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 43 : aphorisme 64.

³⁹ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 158 : aphorisme 413.

⁴⁰ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., p. 83 : aphorisme 193.

⁴¹ S. CHARBONNIER, *Pouvoir et puissance*, op.cit., pp. 102-103 : aphorisme 258.